

ser une des plus riches héritières de France, à condition qu'il partagerait avec lui la fortune acquise par ce mariage. Il parla ensuite de son étonnement quand il apprit que la jeune fille qu'on voulait lui faire épouser était Maximilienne de Coulange.

Et le rouge de la honte au front, courbé devant la jeune fille, il lui dit d'une voix étranglée :

—J'ai signé ce marché infâme, je suis devenu l'esclave de cet aventurier qui se fait appeler comte de Rogas, et, après cela, j'ai eu l'audace de vous aimer. Voilà mon crime.

Il lui apprit ensuite ce qui s'était passé l'avant-veille entre lui et Morlot.

—Voulant à tout prix vous arracher des mains de ces misérables, continua-t-il, j'ai suivi le conseil que m'avait donné M. Morlot. Oui, Maximilienne, pour vous j'eus le courage et la force, malgré mes répugnances et mon dégoût, de me mettre au niveau des trois misérables, de leur serrer la main, de leur faire croire, enfin, que je suis comme eux un ignoble bandit.

Vous deviez rester enfermée ici pendant huit jours. Puis après le simulacre d'une lutte contre Sosthène de Perny et votre autre gardien, nous vous enlevions de cette maison, de Rogas et moi, pour vous ramener à l'hôtel de Coulange. Sans vous en douter, Maximilienne, c'est vous qui avez avancé l'heure de votre mise en liberté... Votre refus absolu de prendre aucune nourriture a effrayé les misérables ; ils ont eu peur que vous ne tombiez malade. Il fallait vous rassurer. Comment faire ? Vous savez ce que de Rogas a imaginé par ce que vous a dit tout à l'heure la jeune fille qu'on a placée près de vous pour vous servir de femme de chambre.

Je vous ai promis et je vous promets encore que demain vous embrasserez votre mère. Je ne puis vous dire à quelle heure vous serez délivrée, mais vous pouvez attendre vos libérateurs.

Mademoiselle de Coulange, continua Ludovic d'une voix vibrante d'émotion, je suis coupable envers vous, bien coupable... Je ne vous demande pas, maintenant, de me pardonner ; non, il faut d'abord que j'aie mérité votre pardon !... Vous m'absoudrez, j'en ai l'espoir, car vous êtes bonne et généreuse. Dans quelques jours vous prononcerez ces mots : " Le malheureux ! Je lui pardonne ! "

D'une voix subitement raffermie, il continua :

—Vous ne m'aimez plus, vous me l'avez dit, et je vous ai répondu : " Vous ne devez plus m'aimer parce que je suis indigne de vous, parce que je suis un misérable ! "

Il y a à Paris un jeune homme qui vous aime de toute son âme ; il vous pleure, car il vous croit à jamais perdue pour lui. Une lettre calomniatrice, une lettre infâme, dans le genre de celle qu'a reçue Mme la comtesse de Valcour, a été adressée au père de ce jeune homme. Et celui-ci, gardant toujours son amour dans son cœur brisé, s'est éloigné de vous. Ai-je besoin de le nommer ? Non, n'est-ce pas ? Vous savez que je parle de Lucien de Reille.

Maximilienne ne put s'empêcher de tressaillir.

—C'est lui, reprit le comte de Montgarin, c'est Lucien de Reille que vous devez aimer ! C'est à Lucien de Reille que vous devez confier la douce mission de vous rendre heureuse !

La jeune fille avait baissé la tête. Étonnée, troublée, toutes sortes de pensées confuses se heurtaient dans son cerveau. Elle avait écouté Ludovic avec la plus grande attention. Tour à tour, elle avait été stupéfaite, indignée, effrayée et prise de pitié pour ce malheureux qui s'accusait lui-même. Elle ne pouvait douter de son repentir ; il s'était humilié devant elle, elle avait vu des larmes dans ses yeux. Mais, était-ce assez ? Elle ne pouvait le repousser quand il lui donnait une preuve éclatante de son dévouement. Et pourtant une force invincible l'empêchait de lui tendre la main.

Comme nous l'avons dit, elle tenait sa tête baissée et ne trouvant rien à répondre au jeune homme, elle restait silencieuse.

XII

Debout devant elle, tremblant, la poitrine oppressée, le comte de Montgarin attendait un mot ou un regard. Une bonne parole ou un regard affectueux lui aurait fait tant de bien !

Comme il souffrait, le malheureux !

—Déjà son cœur s'est fermé pour moi, pensait-il ; pour elle je ne suis plus rien ; elle ne voit en moi qu'un être dégradé, avili, sans honneur ! Je sens qu'elle me méprise et qu'elle a honte de m'avoir aimé !

Il y avait plus d'une heure qu'il était près de Maximilienne ; il ne pouvait rester plus longtemps.

—Mademoiselle de Coulange, prononça-t-il d'une voix tremblante, je n'ai plus rien à vous dire, je vous quitte. Les hommes qui m'attendent ne peuvent s'impatience et je tremble de voir apparaître Sosthène de Perny. S'il soupçonnait une trahison, le misérable serait capable de vous assassiner !

—Avant de vous en aller, monsieur de Montgarin, donnez-moi des nouvelles de ma mère et de mon père.

—Ils sont dans la désolation ; madame la marquise est désespérée ; elle pleure et vous appelle sans cesse. Votre père a essayé vainement de la rassurer, de la consoler ; du reste, il est lui-même dans une anxiété cruelle.

Maximilienne eut un long soupir.

—Mon frère est-il près d'eux ?

—Hier, le comte de Coulange n'était pas encore revenu.

—Savez-vous si mon père a reçu une lettre de lui ?

—J'ai vu M. le marquis de Coulange hier vers dix heures du matin ; il était encore sans nouvelles de votre frère.

—Monsieur de Montgarin, après ce que je viens d'apprendre, mon attitude ne doit ni vous étonner, ni vous paraître étrange. J'ai besoin de réfléchir longuement. Vous m'avez rassurée, l'espoir m'est revenu ; malgré cela, je reste sous le coup d'une épouvante que je ne peux pas m'expliquer.

—Ce qui se passe en vous, mademoiselle, je le comprends, répondit-il d'un ton douloureux ; vous me méprisez, et ce qui vous épouvante, c'est l'horreur que je vous inspire.

—Non, dit-elle en secouant la tête. Monsieur de Montgarin, je vous plains !

Il fit entendre un gémissement et s'élança hors de la chambre.

Maximilienne resta un instant pensive.

—Oui, murmura-t-elle, je le plains, car il est réellement à plaindre. Je le sens, je ne l'aime plus !

Le comte de Montgarin trouva Elisabeth au bas de l'escalier.

—Ces messieurs sont là, lui dit-elle en lui montrant la porte de la chambre de Sosthène.

Ludovic tressaillit et sa figure se décomposa.

Il pensait que l'un ou l'autre des misérables pouvait avoir écouté, l'oreille collée contre la porte de la chambre de Maximilienne. Dans ce cas, n'aurait-il entendu qu'une partie de ce qu'il avait dit, Maximilienne, qu'il voulait sauver, était perdue.

Comme si elle eût deviné sa pensée, Elisabeth se rapprocha de lui, et le regardant fixement, avec un air singulier, elle lui dit à voix basse :

—Vous êtes resté longtemps près de la demoiselle, ils avaient froid sous le hangar. Mais, rassurez-vous, ils se sont chauffés tranquillement en vous attendant.

La porte de la chambre de Sosthène s'ouvrit et le jeune homme se trouva en face de José Basco.

—Eh bien ? l'interrogea le Portugais.

—Tout s'est passé comme vous l'aviez prévu, mon cher José, répondit-il. Elle va attendre patiemment que nous venions faire le siège de cette maison. Enfin nous n'avons plus rien à redouter : je lui ai fait avaler deux biscuits et boire un grand verre de vin.

—Dans ce cas, tout va bien.

—J'ai là des œufs frais, dit Elisabeth ; je vais tout de suite en faire cuire deux sur le plat.

On causa pendant quelques minutes. Il fut décidé que, le lendemain, le comte de Rogas et le comte de Montgarin reviendraient au clos, entre neuf et dix heures du soir, accompagnés de leurs domestiques ; qu'il y aurait au rez-de-chaussée de la maison le bruit d'une lutte simulée à la suite de laquelle Sosthène et Des Grolles vaincus prendraient la fuite. Alors on pénétrerait près de Maximilienne, en enfonçant la porte fermée à clef, et le comte de Montgarin, armé d'un revolver, conduirait la jeune fille à une voiture qui attendrait dans l'avenue des Châtaigniers sous la garde du vieux François.

Tout cela étant bien entendu, bien compris, José et Ludovic quittèrent Sosthène et Des Grolles pour rentrer à Paris.

Elisabeth ayant fait cuire ses œufs sur le plat, s'empressa de les porter à Maximilienne. Elle trouva la fille jeune croquant un biscuit.

—A la bonne heure, dit Elisabeth. Mais je vous apporte quelque chose qui vous plaira mieux sans doute : des œufs, ils sont frais...

—Oui, dit la jeune fille, je vais faire un excellent repas.

Elle se mit à manger presque avidement.

—Enfin, vous voilà complètement rassurée. Si vous saviez comme je suis contente !...

—Voyez comme je mange avec plaisir.

—C'est vrai. Ah ! dame, après être restée deux jours sans rien prendre... Buvez encore un peu...

—On croirait qu'elle me porte un véritable intérêt, pensait Mlle de Coulange. Quelle singulière créature !

Quand elle eut achevé son frugal repas, elle se leva et alla s'asseoir devant le feu qu'Elisabeth venait de faire flamber. Celle-ci prit un tabouret et le plaça sous les pieds de Maximilienne.

(A suivre.)

Le Menthol Soothing Syrup ne contient pas de Laudanum et de Parégoric ce qui le rend de beaucoup le sirop calmant le plus efficace pour les enfants.
Le Menthol Soothing Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Agence BAUME RHUMAL aux Etats-Unis : G. Mortimer & Co, 24 Central Wharf, Boston, Mass.